

Le prélude d'un grand mélodrame (Texte paru dans «Les Annonces de l'Ourthe» le 13 sept. 1974)

Pour bientôt commémorer le 100^e anniversaire de la grande guerre, je ne puis mieux faire je pense que de livrer ce témoignage inédit de mon frère aîné qui, en septembre 1914, commandait la 2^e compagnie du II^e bataillon du 6^e régiment de ligne. C'est un vrai témoignage de soldat écrit sur le dos du sac au clair de lune. Reflet fidèle de l'angoisse qui ne cessa de torturer nos soldats au cours de quatre mortelles années.

Lisez plutôt: «Le 13 septembre 1914, la 2/II du 6^e de ligne cantonnait à Berlaer lez Lierre et s'y reconstituait. Le 10 septembre, dans un engagement au nord de Putkapel et de Wijgmael, dans une grande prairie dénudée, au bord de la Dyle, non loin des usines Remy, quatre obus de gros calibre, vision d'horreur!, tombés malencontreusement dans la longue ligne de tirailleurs de la compagnie, y avaient creusé, aux quatre coins où se tenaient les gradés, quatre trouées sanglantes.

Le sergent-major Jacob avait été tué; le sergent-fourrier Loore était grièvement blessé; tous les sergents sans exception tués ou blessés. Des caporaux présents, deux seulement échappaient au massacre. Nous avions la chance d'y ajouter le caporal Behiels, le pourvoyeur de la cuisine, qui venait d'être envoyé quelque part vers Heyst-op-den-Berg pour y faire cuire le souper problématique des hommes.

Le sous-lieutenant Mandiaux commandait le 1^{er} peloton, l'adjudant Rijsheuvelds, le deuxième et le 1^{er} sergent-major Hens, le troisième.

Le 16 septembre au soir, la 2/II rassemblée mais pas réorganisée, sans gradés subalternes — sauf les trois caporaux sauvés du massacre — faisant partie des avant-postes du II^e bataillon, était en grand garde à cheval sur la route Berlaer-Itteghem, aux lisières ouest du bois qui masque le village d'Itteghem. La compagnie se gardait par un système de petits postes qui avaient pris leurs positions dans la clairière au nord de la ferme Keldermanschrans. Sur la route même, le P.P. n° 2 commandé par le sous-lieutenant Mandiaux formait l'élément principal de la sécurité.

À l'emplacement de la grand-garde, le commandant de la compagnie, sans grades, assumait la totalité des fonctions avec un effectif d'environ un peloton et demi. Les heures de quart se faisaient par un beau clair de lune, qui vous permettait de fouiller le terrain jusqu'aux frondaisons de la forêt proche.

Nous faisons la garde dans le petit domaine d'une ferme coupé de haies, de fossés; une suite alternée de prairies et de champs cultivés; à l'abri des surprises, j'en suis sûr, malgré la proximité de la forêt. Bien qu'on ne m'eût rien dit, la cavalerie en avant de nous, du côté est, gardait les ponts sur la Nèthe. Le II^e bataillon était un deuxième verrou de sûreté.

J'en étais tellement sûr, qu'usant d'une prérogative de grand chef, j'étais allé m'asseoir sur une chaise dans la ferme abandonnée du rebord de la route où je ne tardai pas de m'assoupir; équipé, harnaché, prêt à répondre à la

première alerte, fusse celle d'un chef en ronde.

Pour sûr aussi qu'en dodelinant de la tête dans l'obscurité du logis, je ressassais, en cauchemar, les combats des nuits et des jours précédents.

Au cours de la nuit du 16 au 17 septembre, à quelle heure, je n'en sais rien, je me dresse en sursaut. Je ne rêve plus, j'entends distinctement une vive fusillade à la gauche de ma ligne de tirailleurs. Il y a parmi la bande, un fusilier qui tire comme un affolé. La forêt proche gronde, tire ou répète en écho les appels angoissés. Il n'y a presque pas de doute, c'est une attaque inopinée. Parons au plus pressé, renforçons la gauche. Doucement et à voix basse, j'envoie les tirailleurs, qui se trouvent à la droite de la route, à l'aide du poste attaqué. Petit à petit, le fossé se vide, la gauche est renforcée, je le suppose sans l'avoir encore vérifié. Le silence se fait, la fusillade a cessé. À ce moment aussi, le sous-lieutenant Mandiaux ramène son peloton, pour une résistance éventuelle, à l'emplacement de la grand-garde — c'est le règlement de l'époque —. Il a battu en retraite, dit-il, sous la menace d'une force ennemie indéterminée, qu'il suppose assez forte, rapport à la fusillade qui a éclaté à l'orée du bois. Le soldat Brand, originaire d'Aix-la-Chapelle, pour en avoir beaucoup vu, a identifié des fusiliers marins allemands.

Rapport de tous ces événements est fait immédiatement au major A.E.M. Galhauzen, commandant les avant-postes. J'écris au clair de lune sans le lui dire et j'ajoute en finale: Je vais procéder personnellement à la vérification de l'attaque par surprise.

Le sous-lieutenant Mandiaux prend le commandement de la grand-garde. Je me porte vers l'endroit du sinistre, seul, sans crainte, vers la gauche renforcée et victorieuse de l'attaque inopinée. Je marche, j'avance de surprise en surprise, je saute des fossés, je franchis des clôtures; je deviens prudent; j'écoute, pas un chat dans les fossés, pas un soupir révélateur sous les saules têtards, pas une ombre de tirailleur, ni amis ni ennemis; j'aborde la lisière du bois avec un redoublement de prudence, je marche courbé en retenant ma respiration. Je reviens sur mes pas, je fouille et refouille les fossés, rien! rien que de longues rangées de knotwilgen et le silence partout. L'ennemi a disparu et il a escamoté sans bruit les deux tiers de mes soldats. Pour un coup de main, c'est un sale coup!... J'en ai la chair de poule.

Avant de m'arracher les cheveux, j'envoie un deuxième rapport au major Galhauzen: «L'ennemi a enlevé les deux tiers de mes hommes.»

Inutile de vous conter qu'en ce temps-là et après ma rentrée à la G.G. tous les rescapés de la surprise nocturne fouillent le terrain en tous sens pour la rédaction du troisième rapport au major Galhauzen qui reste taciturne et sans doute méfiant.

J'attends seul au poste de grand-garde le rapport de toutes les investigations des patrouilles envoyées dans toutes les directions et je réfléchis en me promenant de

long en large sur les accotements de la route.

Tout à coup je m'arrête, il m'a semblé entendre des bruits insolites sortant d'un fossé du chemin; est-ce un croassement de grenouille ou un grognement de blaireau? Cependant, les grenouilles ne ronflent pas ainsi. Intrigué, je soulève une branchette, ô surprise! une capote, un fusil, une tête, un ronfleur qui scande en cadence un sommeil profond.

Le fossé fouillé sur une grande longueur me rend à ma grande joie cinquante à soixante dormeurs, les deux tiers des soldats que je pleurais.

Vous devinez que je n'ai gardé de leur manifester mon bonheur. Vous devinez à 24 ans de distance les aimables propos qui furent nécessaires pour remettre sur pied et en rang ces héros endormis. Je vous fais grâce des paroles prononcées en wallon ou en français — à ce moment les engueulades unilingues avaient du bon; incomprises de la majeure partie des soldats, elles soulageaient les impatiences du chef et le dispensaient des punitions inutiles.

Troisième rapport au major Galhauzen: «L'ennemi n'a pas enlevé les soldats disparus... L'enquête continue.»

Et le drame se noue pour le réveil du matin, dans un 4^e bureau de l'arrière.

Qui a tiré?... Personne ne répond.

La lune a disparu, il fait nuit noire; les inspections sont impossibles avant le jour. De plus, il s'agit — déjà, je devine que la surprise nocturne tourne à la farce — de reprendre au plus vite les dispositions tactiques rompues par la fausse attaque.

Je me souviens qu'au mois d'août une II/x du bataillon, pareillement en grand-garde, a mené une attaque en règle contre un amoncellement hétéroclite de tuyaux de drainage. Je me remémore le récit d'un poète garde-mobile de Paris en 1870 où il raconte l'exploit d'une sentinelle qui tire sur le reflet d'une étoile dans la Seine. Je pense à l'immortel Don Quichotte qui ferrailait à coups redoublés contre les géants imaginaires et les moulins à vent.

Quatrième rapport au major Galhauzen: «Le calme est rétabli à la grand-garde et toutes les dispositions tactiques

reprises.»

Communication aux 3 chefs de peloton: «À l'aube du 17, visite des cartouchières.»

Copie du rapport du 1^{er} sergent-major Hens au commandant de la 2/II: «Le soldat De Vuyst a brûlé 250 cartouches, tout le contenu de sa cartouchière, sur une compagnie ennemie qui attaquait, dit-il, la grand-garde par l'aile gauche.»

Le 17 septembre, à 8 heures du matin, descente du commandant de la compagnie sur les lieux de l'attaque et reconstitution des événements de la nuit en présence du témoin.

— Où se trouvait cette compagnie ennemie?...

— Là, à 200 mètres d'ici, elle s'avançait en tirailleurs.

— À peu près à hauteur des Knotwilgen. n'est-ce pas?

— ...

— Répondez, avez-vous entendu siffler des balles?...

— Non.

La farce est terminée, écoutez-en les conclusions.

— Vous ne dormiez certainement pas, vous regardiez fixement la belle ligne brisée de toutes les grosses têtes des saules têtards dont un paysan prévoyant tondit de leurs branches pour en faire des fagots pour l'hiver. Tout à coup, vous ne dormiez pas, tous les saules à têtes rondes ont bougé et vous avez eu peur; et pif et paf! tant que vous pouviez.

— Qu'avez-vous à ajouter pour votre défense?

En attendant la décision du major Galhauzen, acceptez aussi la réprimande que je vous adresse en parodiant un vers de Théophile Gautier: «Il avait l'imbécile tiré sur une compagnie de knotwilgen, sur la belle rangée de saules têtards qui bordait la prairie devant nous.»

Le 20 septembre, à Lierre, dans une salle de l'hôtel de ville, en présence du major Coppeyans, chef de l'Etat-major de la 2^e Division d'armée, audition de tous les témoins de la farce nocturne et absolution de tous les prévenus de la II/2 du 6^e régiment de Ligne.

Anvers, le 16 septembre 1938.

Pour copie conforme: Adolphe JACOBY

Le boyau de la mort (Texte paru dans « Les Annonces de l'Ourthe » le 18 juin 1972)

Le Boyau de la Mort à Dixmude et le Patelin de Notre-Dame, l'ancienne grand-garde d'Oud-Stuyvekenskerke, sont, actuellement, les deux derniers sites de guerre qui existent encore des quatorze qui furent classés par le Gouvernement en 1922.

Pourquoi des sites de guerre? Plusieurs raisons militaient en leur faveur. Pour que nous ne puissions oublier, pour que nos enfants et petits-enfants se souviennent, pour que les autres nations comprennent et jugent, il importait que la Belgique garde au visage la cicatrice de ses blessures. À ces vestiges devait s'appliquer un classement qui permette de les préserver tant qu'ils pourront être soustraits à l'action de la nature et aux dégradations du temps. Pour perpétuer d'autre part, le souvenir des lieux où s'était le plus glorieusement affirmé l'héroïsme de notre armée, il importait que le projet facilite l'acquisition des portions de notre sol qui furent les témoins les plus émouvants et les plus saisissants des ravages causés par la guerre. Enfin, pour éviter tout abus ou tout acte de profanation, il fallait que le projet soumit à certaines règles la visite des vestiges classés et autorisât la perception d'un droit d'entrée afin de parer aux frais de gardiennage et de conservation. Ce fut le Royal Touring Club de Belgique qui le premier lança, dans son bulletin du 1^{er} janvier 1921, un appel pour que fussent également conservés chez nous des sites de guerre, comme cela avait été décidé par le Gouvernement français.

Le département de la Défense Nationale, après examen approfondi de la question, répondit favorablement à l'invite au souvenir de la grande guerre du Royal Touring Club. Au mois de juillet 1922, il faisait paraître une brochure de 52 pages, illustrée de 14 photogravures et de 2 cartes en couleur, l'une au 100.000^e du champ de bataille de l'Yser et l'autre de la Flandre occidentale, indiquant, avec texte à l'appui, tous les sites classés et qui seraient désormais entretenus par l'État. Ce précieux document était vendu au profit des orphelins de la guerre.

Le Boyau de la Mort date de mai 1915. Au lendemain de la bataille de l'Yser, le front de résistance de l'Armée belge suivait la rive gauche de l'Yser jusqu'à sa borne 16. De là, la position principale longeait la ligne de chemin de fer Dixmude-Nieuport en passant par les gares de Pervyse et de Ramscapelle. La borne 16 de l'Yser constituait un saillant de la ligne de défense, donc un point faible. Nos grand-gardes, chargées d'alerter la position, en cas d'attaque ennemie, s'étiraient dans le no mans' land de Nieuport à Oud-Stuivekenskerke. Il y en avait une dizaine.

Les Allemands occupaient la position dite des « Tanks à pétrole » située à environ 700 mètres au nord de la borne 16 de l'Yser et à l'est de notre grand-garde d'Oud-Stuivekenskerke.

Au début de mai 1915, le général Jacquet, commandant la 3^e division d'armée, décida, pour se couvrir du côté de la B.16, de prolonger notre ligne de grand-gardes en lui

ajoutant un élément dont les postes avancés seraient établis le long du Relgersvliet jusqu'à son embouchure. Cette opération nécessitait l'enlèvement du poste allemand des « Tanks » dont l'action était plus morale que réelle.

Cette opération coïncidait avec l'offensive française en Artois; elle eut lieu pendant la nuit du 9 au 10 mai, par un groupement de trois compagnies du 1^{er} chasseurs à pied sous les ordres du major Huyghe. Les compagnies qui y prirent part étaient: 1^{re} C^{ie} (capitaine Burton); 3^e C^{ie} (capitaine A. Martin); 4^e Cie (capitaine-commandant Vereycken); des détachements du Génie, porteurs de passerelles, de grenades et de pinces coupe-fils accompagnaient les 3^e et 4^e C^{ies}. En outre, trois groupes de un sous-officier et de 25 soldats de la 2^e C^{ie} du 3^e bataillon sous les ordres du sous-lieutenant Naviaux devaient protéger le flanc droit du dispositif, en prenant position le long de la digue de l'Yser. Enfin, une action était prévue dans le même temps, par le 3^e chasseurs à pied, sur la rive droite de la rivière.

En dépit de la vaillance des unités engagées, l'attaque, menée dans un terrain en grande partie inondé et coupé de fossés larges et profonds, ne réussit pas. Elle fut arrêtée à 75 mètres de l'objectif par des mitrailleuses ennemies qui entrèrent en action, malgré le bombardement préalable exécuté par notre artillerie.

Renouvelée une première fois dans la nuit du 10 au 11 mai, par les mêmes unités renforcées de deux pelotons du 2^e bataillon, puis une deuxième fois, la nuit du 11 au 12, par les 1^{re}, 3^e et 4^e Compagnies du 3^e bataillon, cette attaque procura un gain de terrain, mais l'objectif ne put cependant être atteint. Le 1^{er} chasseurs seul perdit dans ces attaques, les sous-lieutenants Gilliard, Lalieux et Naviaux, ainsi que 33 sous-officiers et soldats qui furent tués; 2 officiers, 115 sous-officiers et soldats furent blessés pendant les nuits du 9 au 12 mai 1915.

Devant l'impossibilité d'aborder les « Tanks » de vive force, on changea de tactique et on se décida de marcher à la sape, le long de la digue et ce fut la naissance du Boyau de la Mort. Le Génie s'attela à cette rude besogne et les progrès étaient satisfaisants, quand on s'aperçut que de leur côté les Allemands avaient entrepris un travail semblable qui, en une quinzaine de jours, réduisit à quelques mètres, la distance séparant les têtes de sape.

Le 27 mai 1915, au moment de la relève, profitant d'une nuit sans lune et protégé par un violent bombardement, un groupe allemand fit irruption dans le boyau à la tête de sape et y installa une section de mitrailleuses. Le tir d'enfilade des pièces occasionna de lourdes pertes au 9^e de Ligne qui occupait le secteur à cette époque. Après des efforts infructueux, les contre-attaques devant s'exécuter à la file indienne, le long des berges de l'Yser, il fallut se contenter de tolérer, si près, la présence des Allemands et de pousser activement l'organisation du boyau, afin de le rendre tenable et de réaliser, malgré tout, le but poursuivi.

Cette organisation était d'ailleurs précaire et n'avait aucune analogie avec celle du boyau que l'on visite aujourd'hui. La vie qu'y menaient nos soldats était infernale et l'évacuation des blessés et des cadavres ne se faisait qu'avec la plus grande difficulté; même des relèves se sont effectuées en rampant à plat ventre sur les corps de tués gisant dans le boyau depuis plusieurs jours. Plus tard, on se servit de sacs en cuir pour sortir les cadavres de la sinistre ornière.

De juin à octobre 1915, on ne compte pas les bombardements du boyau à coups d'artillerie, de lance-bombes et de lance-grenades. Les Allemands attaquèrent encore les 2 et 4 octobre mais ils furent, chaque fois, rejetés par des contre-attaques spontanées.

Dans le but de revenir à une situation plus normale et d'éloigner quelque peu les Allemands qui collaient vraiment à notre tête de sape, le commandant de la 3 D.A. décida de se reporter un peu en arrière et de créer, par la même, une large brèche dans l'intervalle abandonné. Cette opération, menée rondement par le Génie, réussit à merveille: la brèche se forma jusqu'au niveau de l'Yser et les eaux du fleuve s'y répandirent.

Le Génie de la 3 DA créa un «cavalier» à la B. 16, ouvrage terrassé surélevé qui commandait les abords du coude de l'Yser et qui avait une action efficace par le fusil et la mitrailleuse sur les tranchées allemandes.

Dès lors, le boyau connut une ère de calme, calme très relatif d'ailleurs qui fut mis à profit, tant du côté belge que du côté allemand pour créer et parachever des organisations bétonnées. Et c'est ainsi qu'en 1916-1917, un abri en béton avec une fente pour l'observation et pour le tir fermait, de part et d'autre, l'entrée de ces tranchées à quelques mètres l'une de l'autre.

★ ★ ★

Voici en quels termes j'ai parlé du Boyau de la Mort dans «Le Courrier de l'Armée» du 1^{er} novembre 1923:

Tout comme Verdun, qui symbolise l'héroïsme de l'armée française, eut son ravin de la mort, Dixmude dont le martyr rappelle celui de nos immortels soldats de l'Yser, eut son boyau du même nom.

Le «Boyau de la Mort» de sinistre mémoire est connu de tous nos fantassins et son appellation est suffisamment significative pour que je ne sois pas obligé d'énumérer ici les hauts faits d'armes et tous les deuils dont il fut le berceau.

Construit en ces alarmantes journées du début de la campagne où les fusiliers marins de Ronarch et nos soldats de la 3 D.A. soutinrent fièrement, aux abords de Dixmude, le choc de la plus redoutable des armées, il fut, pendant quatre ans, comme le trait impérieux barrant la route de l'invasion. Jeté en avant de l'Yser, face à la minoterie et aux tanks à pétrole, à quelques pas des organisations adverses, il ne fut cependant jamais en possession de l'ennemi. Chaque fois qu'à la faveur de ces engins perfectionnés ou de ses fumées asphyxiantes, l'Allemand voulut y prendre pied, il en fut immédiatement rejeté par nos baïonnettes. Ce bout de tranchée, journellement martelé et bouleversé par les torpilles, les bombes et les grenades ennemies, fut, certes, avec le rideau du passeur dans le secteur de Boesinghe, l'un des coins les plus tragiques et, dès lors, le plus redouté de notre front. Son nom seul,

après quatre longues années d'endurance et de lutte, pouvait encore jeter un frisson dans les rangs de nos grognards de la grande guerre. S'ils étaient devenus insensibles aux bombardements journaliers et aux privations de tous genres, ce fut toujours avec une certaine crainte que nos «jass», rompus cependant au rude métier de la guerre, reprirent, après un repos ou après l'occupation d'un autre secteur, le chemin de Dixmude. À lui seul, le Boyau de la Mort évoquait tout ce que ce secteur avait de pénible et de dangereux. Aussi, à l'arrivée de nouvelles troupes dans cette zone de notre front, s'abstenait-on de leur parler de la fameuse tranchée dont le surnom eut été de nature, au début de leur formation guerrière, à altérer leur courage. Ce n'est quasi qu'au cantonnement, pour poser devant les «bleus», comme on appelait les nouveaux arrivés, ou pour accentuer le récit de la mort ou les exploits d'un camarade, que les anciens en parlaient. Ce fut toujours avec une certaine émotion et un certain recueillement que nos fantassins, même les mieux trempés aux péripéties de la bataille, montèrent la garde dans ce long et étroit couloir aux abris humides et froids comme des tombeaux. On n'y parlait du reste qu'à voix basse ainsi qu'en un cimetière.

Seule la tranchée devant Dixmude qui fut nôtre au-delà de l'Yser, ce boyau à la lugubre mais combien justifiée dénomination, fut pendant près de cinquante mois le poste avancé de nos guetteurs d'infanterie, la parallèle de départ de nos patrouilles et, plus tard, le rendez-vous de nos engins chargés d'éventer ou de briser toute attaque ennemie. Dès lors, rien d'étonnant à ce que les exploits dont il fut le théâtre soient légion et que nombre de fourragères de nos régiments d'infanterie soient tressées des citations gagnées dans ce coin à jamais légendaire de notre front.

Mais si son nom nous remémore les actions d'éclat de nos lignards, il nous rappelle aussi les innombrables sacrifices dont témoignent les glorieux cimetières de Wesvleteren, d'Hoogstaede, d'Èren, de Steenkerke et d'Adinkerke. Mon régiment, le 16^e de ligne, comme tous ceux de la 8 D.I. du reste, y laissa surtout beaucoup des siens en ces brumeuses et mouvementées journées d'octobre 1917. Les deuils des 6^e et 16^e de ligne furent surtout marquants en ces nuits des 17 octobre et 4 novembre 1917, soirs terribles où les sous-lieutenants Dupont et Baudouin, à la tête de leurs patrouilleurs régimentaires, tentèrent, au prix de leur vie, des incursions sur la minoterie, cette farouche redoute allemande qui ne devait tomber entre nos mains qu'une année plus tard, au moment de l'offensive victorieuse des Flandres.

Pendant cette période, comme les autres du régiment, ma compagnie, la 5^e, occupa plusieurs fois le fameux boyau. Heureusement, je n'y perdis qu'un de mes hommes, le soldat volontaire de guerre Raoul Galland qui fut frappé d'une balle en plein front. Je rends ici à ce soldat, l'un des plus braves de ceux que j'ai eu l'honneur d'avoir sous mes ordres, un hommage ému et reconnaissant ainsi qu'à tous les héros de la 8^e D.I. qui, dans un élan magnifique et en des assauts répétés, se ruèrent ces nuits-là à l'assaut de ce repaire de mitrailleuses et de minnerwerfers qui semèrent si souvent le deuil et la douleur dans nos unités déjà si éprouvées.

Mais il faut avoir surtout connu le Boyau de la Mort en 1915, alors que nos sentinelles devaient y veiller et s'y

reposer dans la boue sans autre abri que leur tente et sans autre arme que leur baïonnette, pour savoir tout ce que ce bout de tranchée perdu dans l'immense front des Vosges à la mer évoque pour nos fantassins, de souffrances, d'angoisses et d'émotions. Et qui dira au prix de quel travail incessant et tenace ils parvinrent à y édifier les abris bétonnés que l'on y remarquait en 1917. Ceux-là aussi ont bien mérité de la Patrie et ont droit à notre reconnaissance qui, au prix de leur vie, y édifièrent ces parapets et ces abris destinés à apporter un peu plus de sécurité et de bien-être à leurs successeurs. Qui dira combien ils ont ainsi, par ces fortifications si souvent ravagées par la mitraille, sauvé de vies humaines!

Et c'est ainsi que le Boyau de la Mort qui, pour nous, évoque le souvenir des pénibles journées vécues devant Dixmude, rappelle aussi aux heures des divisions passagères, l'union sacrée, l'amitié solide, des tranchées. Aussi le Gouvernement a-t-il eu une excellente idée lorsqu'il a décidé de laisser subsister dans la plaine flamande certains vestiges de la grande guerre et notamment ce Boyau de la Mort dont le nom symbolise mieux que nul autre les sacrifices si vaillamment et si librement consentis par toutes les classes de la Société pour sauver la Patrie menacée. On ne saurait trop féliciter nos dirigeants de l'époque de cette heureuse initiative car il importe que les générations futures n'oublient pas. Si c'est déjà un devoir pour nous tous de nourrir l'esprit et le cœur de la jeunesse des exploits qui ont illustré la Nation, en ces années de 1914 à 1918, cela ne suffit pas. Il faut encore que ces suprêmes sacrifices et que ces exemples de bravoure et d'abnégation soient perpétués de façon marquante.

Si, en effet, on a illuminé pour les vaillants et héroïques

défenseurs de Liège, d'Anvers et de l'Yser au jour de la victoire et si, grâce à ce feu d'un instant, leurs traits et leurs faits d'armes ont été commémorés, il ne faut pas, une fois les lanternes éteintes, qu'ils retombent dans l'oubli. Il faut, au contraire, que quelque chose atteste toujours leur vivante présence au milieu de nous une fois que les cérémonies officielles auront pris fin. Leur souvenir doit se mêler à notre existence et à celle des nouvelles générations. Leurs anniversaires doivent être et rester l'occasion de nous demander si nous sommes restés dignes de ce qu'ils ont fait pour nous.

Nombreuses déjà sont les communes et les sociétés privées qui, en signe de reconnaissance, ont fait élever sur les places publiques et aux carrefours des routes d'invasion des monuments dignes de la bravoure de leurs enfants et de leurs membres. Mais cette heureuse pensée de faire graver les noms de tous ces héros dans le granit ou dans le bronze n'était pas un tribut suffisamment payé. Il était nécessaire pour que leur souvenir fût plus complètement parmi nous, de conserver religieusement certains éléments de tranchées où ils avaient souffert et où ils étaient morts, victimes de la défense de la Patrie. C'est, je le répète, ce que le Gouvernement a très bien compris en laissant subsister et en préservant et entretenant, en certains endroits de nos champs de bataille, des travaux qui sont comme les reliques des combats livrés. Tombeaux et mémoriaux à la fois, le drapeau national y flottera aux jours des glorieux anniversaires.

C'est là, pour tous nos héros et pour les anonymes surtout, une marque de fervente gratitude qu'il y a lieu de faire connaître.

Adolphe JACOBY

Chansons du front (Texte paru dans «Les Annonces de l'Ourthe» le 18 août 1972)

Les anciens de la guerre 1914-1918 qui lisent «Les Annonces de l'Ourthe, du Condroz et de l'Amblève» seront peut-être heureux d'y retrouver quelques chansons du front de l'Yser. Car, on a beaucoup chanté pendant les quatre années de la grande guerre. Bien sûr, pas aux tranchées de première ligne, et pour cause, mais sur les routes, dans les cantonnements et dans les cabarets de «Bachte de Kup» (derrière la cuvelle).

Avec la stabilisation du front de guerre, la chair moins lasse, l'esprit plus calme, le soldat secoua les liens qui l'attachaient à son existence passée. La musique, qui porte en ses sonorités la poésie de toutes choses, reprit ses droits. Par elle, les rêves nostalgiques se précisèrent, elle glissa son mystère et ses accents sur les chemins défoncés, dans les ruines, dans les baraquements, dans les hôpitaux et même dans les tranchées. Dans les unités, indépendamment de la musique régimentaire, il y eut des groupes de musiciens, des boute-en-train qui recréèrent les camarades. L'accordéon eut sa part prépondérante dans les récréations morales. On vit des compagnies se rendre aux tranchées et au travail aux accents de vieilles chansons de chez nous. Sur la ligne de feu, on installa des phonographes. La guerre s'éternisant, un orchestre comportant plus de cent musiciens fut créé par décision ministérielle et placé sous la direction du sergent Corneil de Thoran, chef d'orchestre du théâtre royal de la Monnaie. Sa Majesté la Reine lui accorda son patronage.

Oui, ils ont chanté nos combattants au front de l'Yser, du soir au matin et de l'aube à la nuit toutes les bonnes vieilles chansons du terroir écloses à l'ombre des antiques clochers et leurs chants montaient vers le ciel comme des cris d'espérance attestant de la façon la meilleure toute la volonté tenace d'une race qui ne voulait pas périr.

C'est en sifflant et en chantant, dès le départ, que les hommes se rendaient en première ligne car mieux valait chanter que pleurer. Et puis, de la sorte, le trajet semblait moins long et le chemin de colonne moins rugueux.

Que de fois, mes poilus, chargés et armés jusqu'aux dents, en se rendant aux tranchées de Dixmude, de Nieucapelle ou de Reninghe, ont fredonné cette rengaine de leur enfance :

*Malbrough s'en va-t-en guerre
Mironton ton ton mirontaine.*

Et au cours des marches qui avaient lieu lors des périodes dites de repos, cette autre chanson entraînante :

*À plein verre, mes bons amis,
En la buvant, il faut chanter la bière,
À plein verre, mes bons amis,
Il faut chanter la bière du pays!*

Ah! ce qu'ils la voulaient libre, fière et belle la Patrie, lorsque les combattants de 1914, en chœur, chantaient :

*Ô Belgique, ô mère chérie,
À toi nos cœurs, à toi nos bras!
A toi notre sang, ô Patrie.
Nous le jurons tous, tu vivras!*

C'est pareillement ainsi qu'ils la voyaient, le 21 juillet de chaque année, quand au Te Deum s'élevait notre chant national.

Trop souvent, pendant la campagne 14-18, nous avons entendu la Brabançonne douloureuse, pleurant sur le cercueil de quelque héros mort au champ d'honneur. Mais... presque aussitôt s'élevait ce beau chant où se glorifie le sacrifice et où se cristallise l'espoir en une Belgique plus unie et plus prospère et c'est avec fierté que, nous combattants, nous écoutions les larmes aux yeux :

*Ô terre sainte, ô terre des aïeux,
Leur sueur et leur sang l'ont pétrie,
Et près ou loin, sauront leur fils pieux
Honorer, élargir la Patrie!
Si des frères s'en vont, il en est par milliers,
Qui fidèles gardiens, défendront leurs foyers!*

Mais, revenons-en à nos chansons de marche. Aux Anglais qui combattaient à Ypres, nos soldats leur empruntèrent nécessairement :

*Its a long way to Tipperay
Its a long way, to go...*

Mais vous concevez quelle cacophonie anglo-franco-flamande nos routes entendirent. Aussi nos combattants lui préférèrent-ils bientôt «La Madelon», cette entraînante Internationale alliée de la guerre. Ah! ce qu'il roula ce refrain :

*Quand Madelon vient nous servir à boire
Sous la tonnelle, on frôle son jupon,
Et chacun lui raconte une histoire
Une histoire à sa façon...
La Madelon pour nous n'est pas sévère,
Quand on lui prend la taille ou le menton.
Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire,
Madelon, Madelon, Madelon.*

Il y eut l'équipe des chansonniers du front dont le spirituel et sympathique chanteur Genval était le chef.

Mais ce qui plaît surtout aux «piottes», c'est le chanteur comique. Aussi, quand celui-ci se hisse sur une table de cabaret pour en chanter une, tout le monde se tait. Attention, tous en chœur :

*À nos poilus qui sont su l'front
Qu'est-c'qu'il leur faut comme distraction?
Une femme, une femme.*

Mais parfois, c'est la chanson de sentiment que nos soldats, cependant «cuirassés» par les combats, chantèrent dans les cafés enfumés d'Hoogstaede, d'Oostvleteren, de La Panne et d'ailleurs :

*Ferme tes jolis yeux,
Car les heures sont brèves,
Au pays merveilleux,
Au beau pays du rêve;
Ferme tes jolis yeux,
Car tout n'est que mensonge,
Le bonheur est un songe.
Ferme tes jolis yeux.*

N'est-ce pas dans le souvenir de l'aimée qu'il faut trouver le motif pour lequel nous avons entendu, maintes fois, s'élever d'une grange ou d'un baraquement cette chanson d'un amour éperdu et triste :

*Lèyîz m'plorer, tote mi vèye est gâtèye,
Dji la pierdou, dji la pierdou.*

Cette complainte des complaintes du poète liégeois Defêchereux, ce qu'on a dû la chanter dans les régiments de la Cité Ardente, ceux du général Jacques.

C'est d'un abri de seconde ligne, faut-il le dire? que nous avons entendu entonné en chœur, sans doute parce qu'il poussait à garder le secret :

*Taisez-vous! Méfiez-vous!
Car les murs, les murs ont des oreilles,
Taisez-vous, méfiez-vous!
Des espions, il y en a partout!
Partout, partout, partout.*

Quelquefois, au cantonnement de repos, le capitaine rassemblait ses hommes autour de lui et de ses chefs de peloton, et invitait tout le monde d'y aller de sa chanson. Quelques prix offerts par les officiers récompensaient les lauréats, au mieux, les plus dévoués. Il en était ainsi notamment à la compagnie Motte du 4^e chasseurs à pied. Motte, natif de Leernes, merveilleux conducteur d'homme, que ses chefs avaient surnommé le petit Mangin, aimait à chanter et à faire chanter ce refrain :

*Pays de Charleroi,
C'est toi que je préfère
Le plus beau coin de terre
À mes yeux, oui c'est toi (bis).*

Dans le livre que le chanoine Bondroit a consacré à ce pur héros national, un officier qui assista à une soirée de Première organisée à la compagnie Motte a écrit : « Quel régal! Des airs de terroir, des bribes d'Opéra que toute la salle connaissait et accompagnait, prise vraiment aux entrailles. J'étais ému, comme de juste... J'ai vu là des acteurs stupides, hilarants au possible. Braves gens! Heureux de rire! Mais surtout heureux, je crois, de rire ensemble, avec Motte! Car il était visible qu'ils ne faisaient qu'un avec lui. »

Je sais qu'un commandant de compagnie du 3^e chasseurs à pied qui, au lendemain des tranchées, alors qu'on n'avait à déplorer ni mort ni blessé, faisait chanter ses hommes en lançant toujours l'air bien connu des « Mousquetaires au Couvent » :

*Pour faire un brave mousquetaire
Il faut avoir l'esprit joyeux,
Bon cœur et mauvais caractère,
Se bien battre et boire encore mieux.
Et pour fuir toute folle ivresse
Où se perdrait notre raison,
Comme on change de garnison,
Il sied de changer de maîtresse.
Oui, l'Abbé, c'est cela,
Se conduire en vrai mousquetaire!*

Bien sûr, sous prétexte de maintenir l'esprit de corps ou de garnison, on a chanté ailleurs que chez « les petits chasseurs ». Je vois fort bien le capitaine Florent Garnier du 11^e de Ligne, natif d'Erezée, que ses hommes avaient surnommé « la poule » tant ils aimaient, comme des

poussins, se grouper autour de lui, leur faisant chanter à l'unisson « Les Montagnards », « La voix des chênes » ou « Le Credo du paysan ».

Que de fois mes hommes en rentrant, après trois jours de tranchée ou trois jours de piquet, à la ferme Rolly à Hoogstaede-Linde ont chanté pour annoncer leur retour à la jeune fermière mais peut-être aussi pour me faire plaisir :

*Si tu veux faire mon bonheur,
Marguerite, Marguerite,
Si tu veux faire mon bonheur.
Donne-moi ton cœur.*

Tel adjudant flamand, maître d'école de son état, lorsqu'il avait bu un verre, se croyait obligé, afin de dégel-er les plus sérieux, de chanter et immuablement l'on entendait :

*Tieneke van Heule
Tieneke van Heule...*

« Ce fut tout » aurait dit Alphonse Daudet :

*Ce fut tout, mais ce fut assez!
Ce seul fruit disait bien des choses!*

Il était gai, lui, cet adjudant tandis qu'un autre que j'ai connu à mon régiment, le 16^e de ligne, affectionnait ce chant triste « La chanson des yeux clos », dont le refrain était :

*J'ai perdu la lumière
Mais je garde en mon cœur
La vision première
Des femmes et des fleurs.
Et mon regard s'élève
En son obscurité,
Vous le plus noble rêve
De gloire et de beauté.*

Nous lui avons aussi entendu chanter avec un certain brio : « Le plus joli rêve » dont voici le premier couplet :

*Quand nous étions petits,
Nous avons fait des songes,
Adorables mensonges,
Depuis longtemps partis!
Dans la blancheur du lit,
Où descendaient les anges,
Des musiques étranges
Nous endormaient la nuit.*

J'aurais mauvaise grâce en donnant cet aperçu des chansons du front belge de 1914-1918 de ne pas parler du barde breton qui, plus d'une fois, vint nous égayer dans les pauvres cantonnements des Flandres et reconforter les blessés des hôpitaux de Beveren, d'Hoogstaerde et de l'Océan à la Panne. Outre « La paimpolaise », Botrel présenta entre autres aux combattants de l'Yser sa « Rosalie », chanson à la gloire de la baïonnette française ; « Ma petite Mimi », chanson des Mitrailleurs, sur l'air de « La Tonki-ki, la Tonkinoise » dont voici le refrain :

*Quand elle chante à sa manière :
Tà ta ta ta, ta ta ta ta, ta... ta... ta... tère,
Ah! que son refrain m'enchanté;
C'est comme un z'oiseau qui chante!
Je t'appell' la Glorieuse,
Ma p'tit' mimi, ma p'tit' mimi, ma mitrailleuse.
Rosalie me fait des doux yeux,
Mais c'est ell' que j'aim' le mieux.*

D'autres encore, dont «Le Baiser de la Reine» et «Sur les routes du Kaiser» qui se chante sur l'air de «Sur la route de Louviers». En voici le premier et le dernier couplets :

Sur la route Louvain (bis)
Devant Lièg', Guillaume s'en vint (bis)
Là, dix-sept jours (bis)
S'battit les flancs (bis)
Là, dix-sept jours (bis)
S'battit les flancs (bis)
Il en resta comme deux ronds d'flan,
Chœur: Flan, flan, flan...
Flan, flan, flan...
Sur la route d'Attila (bis)
Quand nous crierons: «Halte-là» (bis)
Le monde entier (bis)
L'voyant occis (bis)
Ne nous dira-t-il pas «Merci»?
Chœur: Si! Si! Si!
Si! Si! Si!

Si, au front, nous n'avons pas souvent chanté la Brabançonne, nous l'y avons souvent entendue et écoutée avec émotion, fierté, et recueillement lors des prises

d'armes, des remises, de décorations et des funérailles des camarades. Dans l'exécution de l'hymne national, nous sentions passer les gloires, les deuils et les espoirs de la Nation.

La Brabançonne c'était, au garde-à-vous, le respect à ceux qui avaient conquis des distinctions honorifiques. C'était le suprême adieu au camarade tombé au champ d'honneur. C'était la prière commune qui s'envolait vers le Dieu des Armées pour lui demander pour ceux qui souffraient en pays occupé le courage et la confiance, pour ceux qui combattaient la force et la victoire, pour ceux qui étaient morts la récompense et la paix éternelle.

Oui, la Brabançonne était, pour nous, la vision de la Belgique, fière et heureuse, s'épanouissant librement dans une ère de paix. C'était le retour triomphal à travers les villes et les villages de la Patrie reconquise. C'était, pour saluer notre rentrée, les maisons pavoisées et les rues jonchées de fleurs. C'était les carillons des beffrois et des cathédrales qui sonnaient à toute volée, chantant l'alléluia de la victoire. C'était la joie du retour, le bonheur infini de ceux qui se retrouvent.

Adolphe JACOBY

La « grosse Bertha » (Texte paru dans « Les Annonces de l'Ourthe » le 22 juin 1973)

Le canon « Kolosall » qui, braqué à 128 kilomètres, déversa ses projectiles sur Paris du 23 mars au 9 août 1918, eut, s'il faut en croire les Allemands, deux pères : les ingénieurs Dreger et Rausenberger. Le premier mourut en avril 1926, le second en novembre 1929.

Après 45 ans, on parle encore toujours de l'étonnement, de l'incrédulité, de l'effroi que provoquèrent dans Paris les premiers éclatements des projectiles qui, un beau matin, tombèrent, venant on ne savait d'où, on ne savait comment.

Quand la bouche à feu mystérieuse et inattendue, qu'on eut tôt fait de baptiser la « grosse Bertha », révéla son existence et prouva qu'elle pouvait, malgré tous les scepticismes, servir à quelque chose d'autres canons de calibre et de portée impressionnants, plus forts que tout ce qui était connu jusque-là, avaient fait leur office, il y eut d'abord explosion de surprise effrayée, les mortiers autrichiens de 420 dont nos forts de Liège et de Namur ressentirent durement les coups imprévus et décisifs. Il y eut, en différents endroits des pièces de marine d'une puissance énorme mises en batterie dans des camouflages habiles. Enfin, il y eut des monstres capables de ravages atroces, tels que celui, dit du Leugeboom installé à 38 kilomètres, dans la Flandre, bien à couvert et qui bombardait longtemps Dunkerque en 1915.

Mais la « grosse Bertha » devait surpasser tous ces géants de la balistique et exercer avec effroi l'effet moral qui était sans conteste l'essentiel de sa destination.

Lorsque le peuple de Paris apprit que des obus, de quart d'heure en quart d'heure, éclataient sur la ville, il se montra d'abord sceptique. Les artilleurs, les balisticiens eux-mêmes ne crurent pas à la possibilité d'un tel phénomène. Aussi se livra-t-on à toutes sortes d'hypothèses. On pensa d'abord à des projectiles lancés par des avions. Mais la direction constante des trajectoires, l'espacement régulier des coups, la nature même des projectiles dont les parois étaient rayées et très épaisses, tout cela démontrait qu'il s'agissait bien d'un canon.

On émit alors l'idée que ce canon devait être placé sur un zeppelin... Mais quel zeppelin, quel super-zeppelin n'aurait-il pas fallu pour supporter le poids d'une telle pièce et résister au recul ?

Finalement, il fallut se rendre à l'évidence, en dépit de la nouveauté du fait.

Même après la guerre, on est testé longtemps sans savoir exactement comment était construit ce monstre, comment il tirait, ce qu'il tirait et le rendement qu'on en pouvait tirer. Ce n'est qu'en 1936 qu'une description minutieuse a pu être faite de la construction des agrès, de l'installation des projectiles et des méthodes de tir de ce canon à portée jusque-là inimaginable.

Comme il ne peut être question dans cette chronique de faire un examen délicat de la balistique, voici tout cela brièvement résumé :

Le canon était long de 64 mètres et son tube mesurait

34 m 20. Le poids total s'élevait à 200.000 kilos. Le sommet de la trajectoire du projectile atteignait 40 kilomètres. Quatre-vingt pour cent des 128 kilomètres entre la batterie et Paris étaient parcourus par le projectile à une altitude de 30 km. Celui-ci était en acier dur, analogue à celui des outils dits « rapides » ou « tungstène » ou au vanadium. Il mesurait 210 mm de diamètre et 50 mm de hauteur. Il pesait 125 kg. Il était pourvu d'une fausse ogive à l'avant pour lui donner une forme très effilée, qui lui permettait de vaincre plus aisément la résistance de l'atmosphère. Afin de déterminer son éclatement au point de chute, il était muni de deux fusées disposées au culot de l'obus pour éviter tout « raté ».

L'angle de tir était de 60°. La durée du trajet depuis la pièce jusqu'à Paris était de 3 1/2 minutes, dont deux se passaient dans la stratosphère.

La bouche à feu était dotée de tubes de rechange. Il fallait remplacer un tube après 65 coups tirés. Comme chaque coup provoquait une usure de l'âme, le calibre du projectile variait à chaque coup. Le premier était de 21 centimètres, le dernier ou 65° était de 23,5. On plaçait alors un autre tube et, dans les mêmes conditions, on tirait une nouvelle série de 65 coups.

Le tube se creusait, avons-nous dit, jusqu'à être hors de service après 65 emplois. Sa longueur provoquait un autre inconvénient : l'âme se courbait. On apporta remède à ceci en soutenant la volée par rapport à la culasse au moyen d'un haubanage ; ce procédé fut préféré à celui d'un échafaudage rigide parce qu'il fallait garder au système une certaine élasticité.

L'état absolument rectiligne de l'âme était d'ailleurs fréquemment vérifié avec précision. On se servait pour cela d'une lunette qu'on introduisait du côté de la culasse et d'un verre dépoli placé à la bouche avec réticule. Ce réticule devait coïncider avec le foyer de la lunette tant que l'axe du tube était droit.

L'obus du premier coup d'une série, celui qui avait 21 cm de calibre et pesait près de 125 kg, avait une longueur de 0 m 90. Le dernier coup, celui qui portait le numéro 65 mesurait 1 m 11 de longueur.

La charge de poudre était de 150 kg d'une poudre sans doute analogue au trotyl. Elle était amorcée au moyen d'une petite charge de poudre plus fine. La vitesse initiale qui fut atteinte peut être estimée à 1.400 m à la seconde. On se rend compte du nombre de fois qu'il fallut remplacer le tube quand on songe que 320 coups furent tirés en direction de Paris. Et on peut se faire une idée de ce que ce tir de sauvagerie coûta à l'Allemagne quand on sait que chaque coup entraînait une dépense de 35.000 marks !

Des 320 obus envoyés sur Paris, 180 seulement atteignirent la ville elle-même. Un de ces obus lancé par le fameux canon de Crépy s'abattit le Vendredi-Saint 29 mars 1918 à l'heure de l'office des Ténèbres sur l'église Saint-Gervais à Paris : 75 personnes furent tuées et 90

blessées. De ces dernières, treize succombèrent à leurs blessures. Le cardinal Amette, Archevêque de Paris, vint bénir les morts et éleva contre ce crime allemand, comme dans de telles conditions, en un tel jour et à pareille heure, une protestation solennelle.

Le poète français Jean Corriges a, à cette occasion, composé ce beau poème qu'il est salutaire de relire aujourd'hui.

LEUR DERNIER CRIME

Vendredi Saint, 29 mars 1918. «Je les maudis!»

Cardinal Amette

*Donc, ils n'ont pas eu peur, le jour de l'Agonie,
De venir souiller d'un crime monstrueux,
D'assassiner de loin — nouvelle vilenie! —
Des êtres adorant la figure bénie
Du Christ mourant pour eux!
Ils n'ont pas craint, ce jour de jeûne et de prière,
D'éclabousser de sang, l'autel sanctifié.
D'unir dans le martyre en vivante poussière
Ces nouveaux saints de chair et les vieux saints de pierre,
Sous le regard voilé du Dieu crucifié!
Ils n'ont pas craint de déchirer des cœurs de mères,
Et de mêler des cris de vengeance à leurs pleurs,
De soulever contre eux nos pieuses colères.
De nous faire montrer du poing leurs sombres terres
Et d'avoir fait germer la haine dans nos cœurs!...
Ô Toi qui t'es donné dans ta sainte Agonie,
Pour laver les péchés, même les plus hideux,
Toi, le Dieu de l'Amour, à cette ignominie,
Pourras-tu pardonner et ta tête bénie
Pourra-t-elle sourire, en se penchant vers eux?...*

Après la guerre, lorsque la Commission interalliée de contrôle voulut savoir ce qu'était devenue la Grosse Bertha, celle-ci avait disparu depuis longtemps, réduite en mitraille. Celle-ci n'eut du canon populaire en Allemagne sous le nom de «Langer Wilhem» que le souvenir de ses exploits: 255 morts et 621 blessés. Le premier obus qui s'abattit sur Paris, le 23 mars 1918 à 8 heures du matin, fit 10 morts et 15 blessés.

Mais un modèle de ce canon à longue portée fut exposé au cours de l'été 1936 dans toutes les grandes villes de l'Allemagne par les soins de l'Association d'anciens combattants «Kyffhauserbund». Cette exposition visait à familiariser la jeunesse allemande avec les exploits de l'armée allemande pendant la guerre.

On y vit également un plan de Paris montrant les points de chute des projectiles, des «dessins plaisants» et des articles de journaux de l'époque. Le modèle en bois fut présenté par d'anciens servants de la batterie qui donnèrent aux visiteurs des détails sur le tir.

A la révolution de 1918, tous les dessins du canon auraient été détruits, mais un chômeur s'est inspiré, vers 1930, d'une gravure vue dans un livre pour construire un modèle long de 17 mètres. Acquis par la «Kyffhauser-

bund», ce modèle fut mis au point par un groupe d'officiers de marine, anciens membres du «Pariser Sonderkommando» qui, de Crépy (Aisne), bombardait Paris.

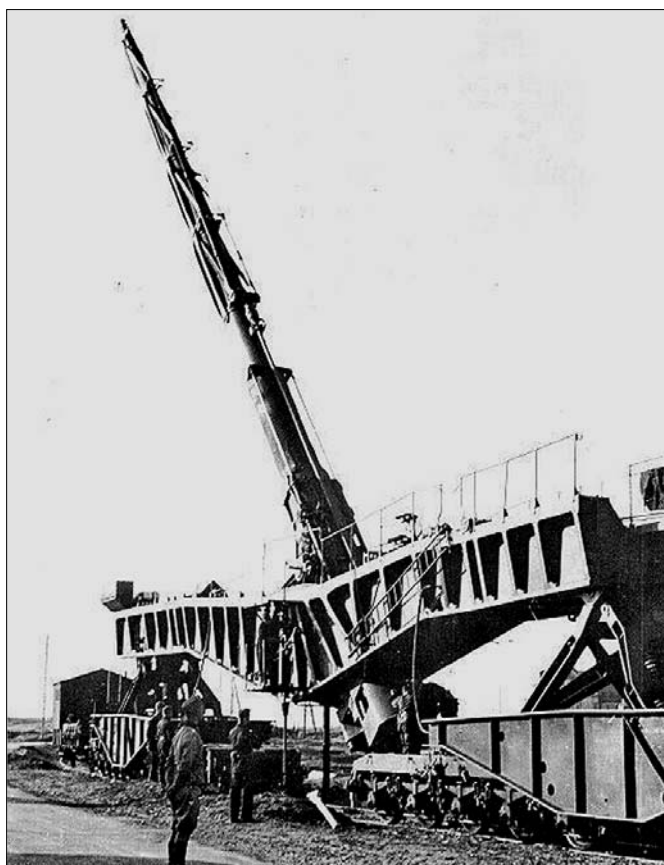
L'exposition fut ouverte à Munster, en Westphalie, en présence de représentants des autorités du parti et de l'armée.

A cette occasion, le capitaine de corvette Werner Kurth, qui dirigea le tir de cette pièce sur Paris, commenta pour les lecteurs de la «Gazette de Cologne» le livre de M. Heins Eisgruber qui fait l'historique de ce géant de la balistique. La preuve vient d'être faite, déclara-t-il, que, pendant la guerre, l'Allemagne réussit un fait d'armes sans précédent et qui constitue pour les générations à venir «un exemple héroïque» qu'il appartenait de tirer de l'oubli.

Le capitaine Werner Kurth s'imaginait-il que les exploits de sa Bertha étaient tombés dans l'oubli chez les Parisiens et que le monde civilisé tout entier n'avait pas gardé au cœur le souvenir dégoûté de l'acte d'insigne barbarie que constituèrent les assassinats que lui tenait pour quelque chose d'héroïque?

Dans tous les cas, la propagande parmi la jeunesse allemande a porté ses fruits et des «exemples héroïques», pis encore que ceux de la Grosse Bertha, ont été perpétrés au cours de la guerre 1940-1945.

Adolphe JACOBY



N.D.L.R. : Chez nous, on a souvent désigné sous le nom de «grosse Bertha» le mystérieux canon utilisé pour le bombardement de Paris en 1918 (Pariser Kanonen), mais il s'agit en fait d'un modèle bien différent : Ferngeschütz ou Kaiser-Wilhelm-Geschütz. Il est ci-dessus représenté.